.ANÇOIS BERNOUARD (1884-1949)

:a Relève

?armi ces nombreux vaux,
:es vallons, ces plaines, ces champs
il y a plus de cent mille boyaux
de cheminement
coupant d'anciennes tranchées
abandonnées.

Nous marchons
pendant des heures dans le noir
sans trouver un pan de mur,
un arbre, un brin d'herbe.

Les vergers, les boqueteaux, les bois,
les forêts millénaires,
sont fauchées.

Des milliers, des milliers de masures,
de granges, de chaumières, de maisons,
d'églises, de châteaux,
ainsi que des centaines
de bourgs, de villages, de hameaux
ont disparu
pilonnés,
nivelés.

À la lueur des fusées
le sol
est noir, cabossé, troué,
calciné.

Pour avancer,
trouver nos positions,
rien ne peut nous guider
que la boussole.

Les tirs de barrage se font
par dix sections
de vingt canons
de maintes dimensions
tout le long
de cet interminable front,
des deux côtés.

Des milliers de fusées
blanches, vertes, rouges,
trouent le ciel noir,
des deux côtés.

Nous avançons
près de la zone de la mort,
nos pieds sentent un sol mou,
chacun comprend
que l'on marche sur des cadavres
depuis longtemps,
longtemps...

Nous atteignons
une immense crête,
dans le noir, les explosions
d'obus de tous poids
fusent au-dessus de nos têtes
à la fois,
les percutant
entrent sous la terre
qu'ils font voler en l'air
avec du fer,
fauchant tout sur plusieurs mètres.

Nous arrivons
et ne trouvons aucun guerrier
nous cherchons, nous appelons,
personne ne répond.

Dans chaque trou d'obus,
les hommes sont étendus,
recroquevillés
morts.

Dans un bout de tranchée,
une pointe de baïonnette sort,
puis une vingtaine d'autres,
les soldats
là, furent enterrés vivants.

On jette tous les corps,
des troncs, des jambes, des bras,
dans le ravin,

il faut finir avant l'aurore
qui vient.

Sous le tonnerre des explosions
ainsi, rapidement, nous faisons
la relève des morts.